

le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Les Voies de l'ombre

Jérôme Camut – Nathalie Hug



Le Livre de Poche remercie les éditions Telemarque qui ont autorisé la publication de cet extrait.

JÉRÔME CAMUT
NATHALIE HUG

Les Voies de l'ombre

Prédation
Stigmate
Instinct
Rémanence

ÉDITIONS SW TÉLÉMAQUE

PRÉDATION

I

Le chien, le singe et le serpent

Cette nuit, les façades de la ville endormie se renvoient les milliers d'explosions de la fête nationale, dernier vestige populaire d'un esprit républicain moribond. De loin en loin, la voix de la poudre manifeste ses appétits noctambules, jusqu'au cœur de ce petit quartier pavillonnaire, aux frontières externes de la capitale.

Là, des allées bordées d'arbres, des maisons de trois étages au plus, la Seine à quelques encablures, créent un écrin de relative tranquillité dans cet océan de débordements pyrotechniques.

À sept mètres au-dessus de l'allée, au deuxième étage d'une demeure du début du vingtième siècle, une paire de fenêtres s'ouvre sur l'obscurité béante d'un petit appartement sommairement meublé.

Devant l'ouverture, un ventilateur ronronne doucement. À intervalles réguliers, un déclic marque le changement de son sens de rotation. La masse d'air brassée par le moteur soulève de quelques centimètres un cerf-volant de compétition, avant de pousser sa route plus loin, vers un bureau recouvert de papiers en désordre.

Au fond de la pièce, la forme sombre d'une silhouette allongée marque d'une diagonale impeccable une couette à peine froissée. L'homme n'a enlevé que ses chaussures. Sa respiration, lente et régulière, atteste un sommeil profond.

Le dormeur se retourne en grognant doucement lorsqu'une sonnerie désagréable déchire l'air.

Il ouvre ses paupières.

Les bâtonnets scintillants du radio-réveil indiquent 1 h 07.

Il vient juste de s'endormir. La sonnerie, morte une seconde plus tôt, retentit de nouveau.

Fait chier, pense-t-il.

L'homme décroche le vieux combiné, frôlant au passage le métal froid de son revolver, et le porte à son oreille.

Dans l'écouteur, la voix lasse d'un policier de permanence égrène un nom.

– Inspecteur Baudenuit ?

Rufus Baudenuit mâchouille un acquiescement.

– On a un homicide. Secteur nord. Un type en sale état. Vous notez ?

Rufus grogne.

– J'arrive.

Il griffonne une adresse sur son carnet, puis il raccroche.

Je ne vais tout de même pas te remercier de m'avoir réveillé. Les morts peuvent attendre.

Les morts, oui. Mais pas les preuves.

Dans ce domaine, le temps est un ennemi. Rufus connaît ce principe par cœur. Plus son intervention est rapide, et plus il a de chances de recueillir des éléments importants.

Il pose un pied sur la moquette, puis un autre, et se tient immobile quelques instants, à moitié recroquevillé sur le bord du lit.

Tant pis pour le café. Pas le temps. Avec un peu de chance, la patrouille sur place aura un thermos.

Il enfle ses chaussures, place le revolver dans son holster, puis sort en claquant la porte.

2

L'homme allongé bouge dans son sommeil. D'un geste lent, il décolle de son dos le drap trempé de sueur. Puis il entrouvre une paupière. Son œil déshabitué à la lumière ne distingue tout d'abord rien. Puis la perception s'affine.

Tout est blanc. D'un blanc impeccable où, petit à petit, des formes commencent à prendre naissance.

Le dossier d'une chaise est à portée de son bras. Une curieuse chaise pleine, qui semble avoir été taillée dans la matière du sol.

Puis une table, un peu plus loin.

Au-delà, il ne voit pas encore.

Sa paupière entrouverte retombe doucement. Il fait un effort de volonté, parvient à la maintenir en l'état, puis à la relever.

Il tente de soulever la tête, sans succès.

Une incommensurable fatigue le prive du contrôle de son corps. Dans le brouillard cotonneux de ses perceptions altérées, l'écho d'une pensée lointaine affleure sa conscience.

Andréas.

Il se souvient de son prénom.

Au bout d'un moment, son autre œil accepte de s'ouvrir. Le retour des perspectives engendré par cet acte précise sa vision. S'il n'a rien vu au-delà de la table, c'est parce qu'un mur s'y trouve. Un mur entièrement blanc, aux angles arrondis, que ne marque aucune ombre.

Il tente une nouvelle investigation du lieu en tournant légèrement la tête, mais il est happé par le sommeil avant de finir ce geste.

3

Un quart d'heure plus tard, Rufus quitte le périphérique porte de la Chapelle, éteint la sirène et se présente devant l'entrée de la gare de marchandises.

Ici s'achève la cité policée. Là commence le monde aux contours incertains de la débrouille, des laissés-pour-compte, des polytoxico-manes et de son cortège d'égarements.

En entrant dans ce lieu de quasi-non-droit, Rufus pense avoir affaire à un banal meurtre entre client et fournisseur. Ou entre deux consommateurs, ou deux fournisseurs. Ici, les combinaisons sont simples, presque invariables, dans le triangle malsain toxicos-dealers-police.

Rufus longe un train de marchandises à l'arrêt sur deux cents mètres. Puis les phares de sa voiture se perdent dans la nuit, quelque part au-dessus des voies. Sur sa droite, le gyrophare d'un camion de pompiers lui indique le chemin.

Il se gare à côté du fourgon et se prépare à affronter une scène morbide. Crime à l'arme blanche, trou béant occasionné par le passage d'une balle, ou défenestration. Il enfonce le menton dans le col de sa chemise et franchit le cordon de police en donnant une petite tape sur l'épaule du planton. Il n'a pas besoin de présenter sa plaque. Certains des hommes présents appartiennent à sa brigade.

Guidé par le ruban de délimitation, Rufus traverse un baraquement délabré jonché de préservatifs usagés, puis un autre, partiellement dévasté par un incendie criminel quelques mois plus tôt.

Faut quand même avoir les couilles sérieusement accrochées pour venir se faire sucer dans un endroit pareil.

Il débouche enfin sur un terrain vague. Un hectare de jachère urbaine entouré de façades fantômes, qui ouvre une poche de nuit dans ce quartier pourtant mal éclairé. Des collègues armés de lampes torches sont déjà à pied d'œuvre.

Ce soir-là, un orage est passé sur Paris, peu avant minuit. Toutes les traces se sont évanouies dans la terre martelée par la pluie battante. Hormis une double paire d'empreintes de pas parallèles, sans doute laissées par un binôme de policiers, Rufus ne distingue rien sur le sol.

Le crime a donc eu lieu avant la fin de l'orage. Rufus ne s'est endormi qu'après, vers minuit et demie, mais il vérifiera avec la station météo la fin effective de la perturbation sur cette partie de la ville. Une déduction pas très compliquée, mais qui le rassure néanmoins sur le bon fonctionnement de son cerveau. Une demi-heure de sommeil, c'est peu. Et il n'a plus vingt ans.

– Salut Rufus! dit une voix sur sa droite. Content de te voir.

Rufus scrute l'obscurité sans parvenir à distinguer l'arrivant. Mais la voix, il la connaît bien.

– Sergueï! C'est toi qui as hérité de cette nuit de garde. Ma parole, tu les collectionnes!

Sergueï Obolansky s'approche de Rufus en soupirant.

– Je suis le seul légiste encore célibataire.

– Ça ne fait pas de toi un toubib corvéable à volonté.

– Hélas! J'ai eu la faiblesse d'échanger cette garde avec un collègue. Il a trois mômes. Je n'ai pas eu le cœur de lui dire non.

Rufus hoche la tête et reprend.

– Alors, qu'est-ce qu'on a?

– Un macab' en tenue d'Adam. Mais Cécile te dira ça mieux que moi. Elle t'a mis un quart d'heure dans la vue, mon vieux. Tu vieillis.

– C'est surtout qu'elle habite à deux pas d'ici. Mais tu as raison. Je vieillis.

– Suis-moi, c'est à l'autre bout du terrain.

Rufus emboîte le pas de Sergueï. Ils contournent un massif de buis, vestige d'une ancienne cour intérieure, puis obliquent vers la droite.

Une centaine de mètres plus loin, ils sont arrêtés par un amoncellement de blocs de béton. Rufus entend Sergueï pester dans sa langue maternelle. Il s'est trompé de chemin.

– C'est par là!

Sur leur gauche, en partie cachés par un pan de mur encore debout, d'autres faisceaux de lampes torches courent sur le sol.

– Je déteste prendre deux fois le même chemin.

Tu risques surtout d'effacer des indices, espèce de bourrique slave.

Rufus ne dit rien. Il se contente de grogner et rejoint la scène du crime. Sa montre indique 1 h 43.

Le corps nu d'un jeune homme est étendu sur le sol, face contre terre. Sa main gauche est crispée sur un gros morceau de béton. Quant à la droite, elle manque à l'appel. À la place, un moignon sanguinolent, coupé à mi-parcours de l'avant-bras, marque la silhouette au sol d'une virgule curieuse.

– J'en ai un autre! clairotte une voix féminine dans le dos de Rufus.

– Un autre quoi? demande-t-il en se retournant.

Cécile Herzog émerge de l'obscurité et vient se planter devant Rufus. Elle tient entre son pouce et son index gantés une forme oblongue maculée de terre.

– Un doigt, enfin, ce qui en reste. Salut, Rufus. Je ne suis pas mécontente de te voir. Cette affaire n'est pas limpide. En tout cas, pas pour moi.

– Raconte.

– Un petit bonjour, peut-être? Non, rien.

Cécile laisse traîner un silence. Elle travaille avec Rufus depuis trois ans et connaît assez bien l'homme. Avare en parole, bon professionnel et soutien inconditionnel en cas de coup dur.

– J'ai pas dormi et j'ai cinquante piges, Cécile. Ça n'excuse rien, mais ça explique.

– Bon, reprend Cécile. La patrouille de nuit a découvert ce corps aux alentours de minuit, suite à l'appel d'un témoin. Ce chantier est interdit au public mais la porte d'accès était ouverte.

– Quelle porte ?

– Celle qui se trouve de l'autre côté.

Cécile indique, en se retournant, l'avenue derrière elle, celle qui surplombe l'autoroute.

– Tu vois de quoi je parle ?

Rufus acquiesce.

– Bref. Ils ont mis le périmètre en quarantaine et ont fait remonter l'info, poursuit Cécile. Voilà comment je vois la scène. Quand ce type est entré, il était déjà dénudé. Ne me demande pas d'où il venait, ni pourquoi il ne portait pas ses fringues, je n'en ai aucune idée. Il a dû courir jusque-là, au milieu du terrain. Ensuite, il s'est arrêté. Il y a un piétinement encore apparent dans cette zone. Et puis, il s'est remis à marcher, vers les palissades. Et là, grand mystère, quelque chose lui a arraché le bras. On a retrouvé des morceaux...

– Explosif, articule Rufus.

– Pardon ?

– C'est pas une arme. Seul un explosif peut faire ça.

– Tu me sembles bien sûr de toi.

– Continue, on verra plus tard si j'ai raison ou tort.

– C'est à peu près tout. Il n'est pas mort sur le coup. Il y a des traces de sang coagulé sur un peu plus de deux mètres.

Rufus garde le silence quelques secondes. Il scrute attentivement les alentours.

– Aucune trace de ses vêtements ?

– J'ai fouillé partout. Rien. Peut-être qu'à la lumière du jour...

– Je ne crois pas. De toute façon, ça n'a pas de sens.

– Quoi donc ?

– De se désaper au milieu de nulle part avant de se faire sauter le caisson.

– Comment ça ? Tu penses qu'il s'est fait ça tout seul ?

– C'est une façon de parler, Cécile. On n'a aucun moyen de le découvrir. Ce type est mort avant ou pendant le passage de l'orage. Regarde ! Il a les cheveux mouillés. Mais c'est bien le seul élément dont on dispose pour le moment. Quant à savoir s'il était seul...

– On sait qu'il était vivant, en tout cas.

– Ouais. Il était vivant, ou en train de mourir quand il est arrivé ici. Mais on ignore s'il était seul. Tu as interrogé le type qui a appelé le commissariat?

– Je te l'ai fait mettre de côté. Il est dans le fourgon.

– Y'a du café?

– Dans le sac à côté du cadavre, désigne Cécile. Il est encore bien chaud. Le café!

La bouche de Rufus se fend d'un demi-sourire. Cette plaisanterie attendue fait partie du rituel. Il se sert un gobelet fumant et revient vers sa collègue.

– Qu'est-ce qu'il foutait dans le coin à une heure pareille?

– Tu veux un dessin?

– Non. Je voulais dire : qu'est-ce qu'il prétend?

– Ah, lâche Cécile avec un air entendu. Tu veux dire la version officielle du monsieur! Les petits besoins du chien.

Rufus lève les yeux au ciel.

– Et alors? On est en démocratie, non? C'est un endroit idéal pour faire pisser Mirza.

– Tu plaisantes, j'espère, murmure Cécile, pas très sûre de comprendre les paroles de son collègue.

Rufus élude d'un geste.

– Le substitut n'est pas arrivé?

– On l'attend. Il est prévenu.

– Alors ça ne sert à rien de l'attendre ensemble.

– À ton tour de rentrer dormir. La dernière fois, c'était déjà moi...

– Rentre chez toi. Ta progéniture a besoin de toi.

D'un mouvement du menton, il désigne le cadavre.

– Lui pourra patienter jusqu'à demain. À la morgue.

Cécile convient de la justesse de l'argument. Elle range ses affaires et s'éloigne avec un petit geste de la main.

Rufus termine son café en observant le travail du photographe de l'Identité judiciaire, puis il s'agenouille auprès du corps allongé.

– Corne épaisse. Ce type devait vivre pieds nus, murmure-t-il pour lui-même.

Puis il élève la voix.

– Tu as fait un cliché de ses pieds?

– Tu en veux un?

– Non, je disais ça pour rien. T'as une autre question idiote?

– Merde, Rufus. Tu ne peux pas dire ça gentiment ?

Rufus plante ses yeux dans ceux de l'homme qui lui fait face. Le ton de sa voix n'a pas changé, mais un sourire passe sur son visage.

– Si. Évidemment que j'en veux un ! S'il te plaît !

Le photographe maugrée un instant, puis effectue le cliché demandé.

– Je vais voir à quoi ressemble notre promeneur de clébard. Attends-moi. J'en ai pour quelques minutes.

Rufus fait volte-face et se dirige vers le fourgon.

Il y trouve un agent, occupé à enregistrer la déposition du témoin.

– Vous comprenez, avec tout ça, mon chien... je ne sais pas comment je vais le retrouver. C'est que c'est grand ici !

– Et la laisse, vous l'avez toujours ? demande Rufus en montant dans le fourgon.

L'homme écarquille les yeux.

– Laissez, je vais prendre la suite.

Le policier laisse sa place de bon cœur. Visiblement, le courant n'est pas passé avec le bonhomme.

– Alors comme ça, c'est en promenant Mirza que vous avez découvert notre client, monsieur...

Rufus cherche le nom sur le procès-verbal.

– Lavergne. Olivier Lavergne, précise le témoin L. A. V. E. R. G. N. E. C'est ce que j'ai expliqué à votre collègue.

Rufus observe son interlocuteur. Lavergne ne paraît pas particulièrement gêné par la situation. La quarantaine, chauve, sans doute rasé, le ventre mou, le teint halé, une petite voix fluette, une moustache fine, des lunettes aux verres épais qui lui grossissent salement les yeux. Un type ordinaire. Il tient, roulée dans sa main, une laisse en cuir flambant neuve. Rufus grimace un sourire.

– Et que fait monsieur Lavergne dans l'existence ?

– De l'import de produits alimentaires surgelés.

– Vous êtes grossiste en surgelé, en clair.

Lavergne se renfrogne.

– Vous promenez souvent Mirza par ici ?

– Dolly, elle s'appelle Dolly, pour être exact.

– Et où se trouve cette demoiselle... Dolly, monsieur Lavergne ? Il manque quelque chose au bout de cette laisse, non ?

– Elle est très peureuse, vous savez. Alors je l'ai laissée filer quand vos collègues sont arrivés.

– Le coin est dangereux! Faudrait pas qu'elle se blesse sur une aiguille, ou ce genre de choses.

Rufus esquisse un demi-sourire narquois.

– Donc, vous venez souvent?

– Pas tellement. Mais ici, je peux la lâcher, elle peut courir tout son saoul.

– En effet. Et pendant ce temps, vous flânez...

– Je reste en général près de l'entrée. Il y a pas mal de trafic ici.

– Du trafic en tous genres, c'est le cas de le dire.

– Je ne m'occupe pas de ce que font les autres.

– Si tous les gens parlaient comme ça, le monde tournerait sans doute mieux. Si je comprends bien ce que mon collègue, comme vous dites, a pris en note, vous êtes venu défouler votre chienne, pardon, Dolly, et vous avez vu le cadavre d'un homme nu. Ensuite, vous nous avez appelés, et voilà.

– Oui, voilà.

– Rien vu d'autre?

– Non.

– Personne ne s'est enfui en courant?

– Personne.

– Vous veniez d'où?

– Je ne comprends pas bien...

– C'est pourtant simple, monsieur Lavergne. Vous êtes arrivé ici.

Il fallait bien que vous veniez d'ailleurs. Je vois sur le rapport que vous n'habitez pas dans le coin. C'est imparable, n'est-ce pas!

Lavergne acquiesce.

– En effet. J'ai dîné chez des amis.

– Nom et adresse de ces amis.

– Euh je... C'est-à-dire que...

– Que vous n'êtes pas allé dîner chez des amis. C'est ça?

Lavergne fait oui de la tête.

– Et le chien? Il existe vraiment, ou c'est un prétexte pour venir traîner dans le coin?

– Inspecteur!

– Je vous taquine, lâche Rufus sur un ton qu'il essaye vainement d'adoucir. Donc, pendant que votre chien faisait ses besoins, vous, vous faisiez les vôtres, c'est ça?

– Je... c'est très gênant.

– Allons, monsieur Lavergne. Nous sommes entre hommes. Vous n'avez pas été pris sur le fait. Et je ne travaille pas pour les mœurs. Ce qui se passe le soir au-dessous de votre ceinture relève de votre vie privée. Pas de la mienne. Donc, vous étiez en train de pratiquer, comment dire... quelques ablutions nocturnes, quand vous avez aperçu un corps.

– Non, ça ne s'est pas passé comme ça.

– Alors, racontez-moi.

Lavergne soupire.

– C'est après... après la..., enfin après, quoi. J'ai cherché ma chienne. C'est elle qui a trouvé le corps.

– Et la dame, enfin, quand je dis la dame, c'est un terme générique. Elle était partie?

– Oui. On discute rarement le bout de gras après.

– J'en conviens. Surtout qu'ils ont souvent un accent terrible. On n'y comprend rien. Donc vous étiez seul avec... euh... Dolly. Vous avez contacté le commissariat aussitôt?

– Presque. J'ai dû aller jusqu'à une cabine sur le boulevard. Mon téléphone était en rade.

– Dites donc, vous manquez de chance ce soir! Vous pensiez passer un bon moment avec une toxico probablement sidaïque et vous vous retrouvez en face d'un des flics les plus teigneux de Paris. Vraiment, c'est pas de veine!

– Oh! vous ne m'êtes pas aussi antipathique que ça...

Rufus fixe Lavergne un long moment, puis secoue la tête en levant les yeux au ciel.

– Merde! Je vais me faire des amis à présent. Trêve de plaisanterie, monsieur Lavergne. À quelle heure êtes-vous arrivé ici?

– Je ne sais plus très bien. Je ne garde pas les yeux rivés sur ma montre.

– Ce qui est assez normal. Mais nous avons un bon point de repère. Il y a eu un orage. Alors, vous êtes arrivé avant ou après l'orage?

– Avant. J'ai dû m'abriter en attendant vos collègues.

Rufus soulève la feuille du PV.

– Je vois là que vous avez appelé le commissariat à 23 h 40. L'orage avait déjà commencé à ce moment-là?

– À peine, j'ai couru pour me mettre au sec dans une cabine.

– Et pendant que cette dame pratiquait son art, avez-vous entendu ou vu quelque chose ?

– Non, c'est grand ici, et puis j'étais accaparé par ce que cette dame faisait, comme vous dites.

– C'est sans doute naturel. Vous n'avez pas non plus entendu de bruits d'explosion ?

Lavergne lance un air amusé vers le policier.

– Ce soir ? Vous me demandez si je n'ai pas entendu de bruits d'explosion le soir du 13 juillet ? Mais ça fait déjà un mois que ça pétarade dans tous les coins, alors ce soir et les autres soirs, oui, j'ai entendu des bruits d'explosion.

– À question con, réponse du même acabit, dit Rufus. Celle-là, je ne l'aurai pas volée.

– Vous êtes un drôle de policier.

– C'est-à-dire ?

– Eh bien, vous ne ressemblez pas vraiment à ce à quoi je m'attendais.

– Et vous vous attendiez à quoi ? Un type au front court et à la vue basse qui vous aurait donné du nom, adresse, qualité, et qui vous aurait recommandé de ne pas vous laisser pratiquer de fellation dans une gare de marchandises ?

Lavergne affiche un air de plus en plus amusé.

– Quelque chose dans ce genre, en effet.

– Alors, désolé de bouleverser votre vision du monde, lâche Rufus en se levant. Il va falloir réviser vos clichés. Je ne vous retiens pas plus longtemps. J'ai vos coordonnées. Mon collègue vous a posé les bonnes questions. Récupérez votre toutou et ne traînez pas dans le coin. Nos gyrophares ont dû faire fuir le gibier. Nous nous reverrons sans doute, monsieur Lavergne.

Rufus se lève et quitte le fourgon. Il traverse le terrain vague pour rejoindre l'agent de l'Identité judiciaire, qui attend près du corps, les bras croisés et le visage fermé.

– Autre chose ? demande-t-il lorsque Rufus est à portée de voix. Parce que dans le cas contraire, j'ai terminé.

– Un instant.

Rufus fait lentement le tour du cadavre, puis s'accroupit et se penche sur le corps, le visage si près de la peau qu'il peut en sentir l'odeur.

- Tu l'as retourné?
- Tu me prends pour qui?
- Alors, tu n'as pas terminé. Viens m'aider.

L'agent de l'Identité judiciaire pose son matériel de prise de vue, puis il empoigne le corps par les pieds, pendant que Rufus enfle des gants en latex pour s'emparer de la tête.

- Vas-y. Doucement.

Dans un mouvement commun, ils font rouler le cadavre sur le côté, puis sur le dos. Le visage, le thorax, l'abdomen et les cuisses sont maculés de poussière. À tel point qu'il est difficile de distinguer quoi que ce soit. Une partie du ventre pourtant est visible. Et sur cette petite superficie de peau, les deux hommes voient distinctement les pigments incrustés d'un tatouage.

- Drôle d'endroit. Surtout qu'il n'y en a pas ailleurs.
- On va le rincer, dit Rufus. Tu as de quoi?
- Je vais chercher ça.

Le photographe s'éloigne dans la nuit, pendant que Rufus scrute le reste du corps.

Sous le jet d'une bouteille d'eau percée, la terre disparaît rapidement de l'épiderme. Le tatouage occupe un carré de peau d'une quinzaine de centimètres de côté. Les traits du dessin, d'un noir de jais, représentent un idéogramme asiatique.

- Tu vois que tu n'as pas terminé. Voilà qui va peut-être nous aider à identifier cet homme.

4

Lorsqu'il se réveille, Andréas trouve un décor inchangé.

Il ressent par contre un peu mieux ses muscles réagir faiblement aux injonctions de son cerveau. Au prix d'un grand effort, il réussit à s'asseoir sur le bord du lit. Son univers tournoie tant qu'il a envie de vomir.

Il regarde la paume de ses mains. Elles sont moites et luisent dans la lumière crue du plafonnier.

De ce nouveau point de vue, Andréas peut découvrir ce que le dossier de la chaise lui a caché jusqu'alors. Dans un coin de la pièce, il y a un lavabo encastré dans le mur. Un lavabo nu, sans miroir ni support pour accessoires de toilette. À côté, un W.-C. dépourvu de lunette renvoie quelques reflets. C'est, à première vue, les deux seuls éléments qui n'ont pas été peints.

Andréas lève les yeux. Sur le mur face au lit, une pendule marque les secondes, à trois mètres de hauteur, juste en dessous du plafond.

Andréas lit 5 h 20.

Son regard monte encore. Le plafond lui aussi est recouvert de la même peinture blanche. Une peinture épaisse qui camoufle pratiquement les jointures des briques en dessous. Au centre de la pièce aveugle, une excavation verticale se perd dans l'obscurité.

Curieusement, il n'a vu aucune ouverture. Il scrute les parois plus attentivement et finit par déceler dans la blancheur d'un mur la forme d'une porte. Assez large, près d'un mètre cinquante, constituée d'un seul battant, elle s'arrondit vers le haut mais ne monte pas suffisamment. Un homme de taille moyenne ne pourrait la franchir sans se baisser. On dirait que cette porte a été placée dans le mauvais sens. Détail qui échappe tout d'abord à Andréas, elle ne possède pas de poignée.

Ce blanc uniforme est trompeur.

Andréas appelle. Sa voix lui est renvoyée par les parois, chevrotante et affaiblie.

Mais aucune réponse ne vient.

Il décide de se lever mais n'y parvient pas. Pas de la façon naturelle à laquelle il s'est habitué depuis plus de trente ans. Il arc-boute ses bras vers l'arrière et pousse sur ses poignets, pensant qu'il pourra se rattraper sur le dossier de la chaise.

Ses jambes ne le supportent pas.

Il s'écroule sur le sol froid, où il demeure, lamentable et épuisé, jusqu'à ce que le sommeil le happe de nouveau.

--- Sur l'abdomen du cadavre, à droite de l'axe médian, à 3 cm de cet axe et à 35 cm du sommet de l'épaule, notons un idéogramme tatoué, de couleur noire, compris dans un carré de 16 cm de côté, représentant ???? ---

Rufus relève le nez de son écran. Il n'a aucune idée de ce que peut bien représenter cet idéogramme. Il laisse un blanc à l'endroit où devrait figurer la réponse, puis achève de rédiger le procès-verbal.

Il en fait plusieurs copies, en glisse une dans le casier de son patron, et sort du commissariat à la recherche d'un café ouvert. Un petit tour du quartier et il se rend à l'évidence qu'en ce jour de fête nationale, il ne trouvera pas son bonheur, à moins de descendre vers la gare de l'Est. Ce qu'il fait.

Il entre dans la gare au moment où le premier train pour Nancy s'éloigne du quai.

Un serveur du Terminus finit de préparer la terrasse. Contrairement à son habitude, il s'y installe. Il n'a pour ainsi dire pas dormi de la nuit et l'idée de piétiner devant le comptoir lui est aussi désagréable que celle de se passer de café. Pour la deuxième fois de la journée, il pense à ses vingt ans, dont il a dépassé le double. Depuis combien de temps déjà ? Onze ans. Le demi-siècle dans le dos, il n'est plus très loin de la limite d'âge qu'il s'est fixée.

Le triple espresso qui arrive devant lui a une bonne odeur. Les grains sont torréfiés comme il faut. Rufus n'a pas connu l'Italie de ses parents, mais le goût pour le café doit errer quelque part dans ses gènes. Profondément enraciné en lui sans qu'il en comprenne le mécanisme. Il le déguste sans sucre, à petites gorgées, comme un vieil alcool qu'on ne laisse partir qu'à regret vers le fond de la gorge.

Sur le mur opposé, la pendule indique 6 h 30.

Rufus hésite entre retourner dans les locaux de sa brigade, ou prendre le chemin de son domicile.

Son téléphone vibre au fond de sa poche.

À cette heure matinale, il sait avant de décrocher que l'appel décidera de sa destination à sa place.

La voix dans l'écouteur a changé, mais l'intention reste la même. On a besoin de ses services pour un nouvel homicide.

Rufus termine son café d'un trait. Il se lève en bousculant sa chaise, puis marche d'un pas rapide jusqu'à sa voiture.

Direction plein est. XX^e arrondissement, parc de Belleville.

L'analyse d'une scène de crime, c'est ce qui l'excite encore dans son métier. Ce travail fait appel à sa réflexion, son expérience et son intuition en même temps. Une occupation délectable en somme, si elle ne s'accompagnait pas si souvent de visions apocalyptiques. Examiner le cadavre d'une gueule de truand, ça passe. Mais les morts n'ont pas toujours la tête qu'il faut. Des jeunes gens aussi se font descendre, dans cette concentration urbaine de douze millions d'habitants où plus rien ne l'étonne. Des jeunes femmes, parfois jolies. C'est étrange à formuler, sans doute incorrect, mais un trou occasionné par une balle de gros calibre dans le corps d'une belle fille, c'est plus moche que tout.

Quelqu'un a écrit : « Les hommes sont comme les pommes, entassés, ils pourrissent. » En maintes occasions, Rufus a pu constater la véracité de cette maxime. Ils pourrissent, et réussissent malgré tout à se reproduire sur ce terreau insalubre.

De 450 à 700 personnes se font assassiner chaque année à Paris. En moyenne. Et curieusement, le chiffre haut de cette statistique n'est jamais dépassé. Comme si la bête urbaine se contentait de cette fourchette de victimes pour apaiser le mal qui la ronge. Jamais plus, rarement moins.

Heureusement, on ne l'appelle pas pour les cadavres d'enfants. C'est le travail de la brigade des mineurs. Et tant mieux. Aussi blindé soit-il face aux abominations en tous genres engendrées par les hommes, Rufus n'est pas certain de tenir devant un petit corps sans vie. Il n'a pas eu d'enfant, mais il connaît le prix de l'existence. Son métier le lui a appris.

Un fourgon de police bloque la rue des Envierges. Rufus arrête son moteur au milieu de la chaussée. Il ne risque pas de gêner grand monde un matin de 14 juillet, à 7 h 15. Il remonte la rue et débouche sur le haut du parc de Belleville, un des plus impressionnants points de vue que l'on peut avoir sur la capitale. Toute la moitié sud de Paris s'étale devant ses yeux, enveloppée dans la brume de chaleur du plein été. La journée promet d'être chaude.

Rufus descend les allées du parc. De l'entrée, il aperçoit un attroupement de policiers qui gesticulent autour d'une couverture posée sur une pelouse.

Cette fois-ci, il sort sa plaque. Les jeunes policiers qui assurent la surveillance ne le connaissent probablement que de nom.

Je ne dois pas ressembler à ce que mon nom raconte. Baudenuit devrait être plus attrayant que ça.

Ils viennent de passer une nuit blanche, comme lui, et la proximité d'un cadavre ne doit pas les rassurer. Aussi préfèrent-ils tourner le dos à la viande froide pour se consacrer avec zèle à ce que l'on attend d'eux.

– Il ne mordra plus, leur lance-t-il en passant sous le ruban plastique qui délimite le périmètre du crime. Et puis, il faudra bien vous y faire, si vous comptez rester dans la Maison.

Le planton le plus proche est tout pâle. Rufus a un sourire discret. Il se souvient de ses débuts. Il n'en menait pas large lui non plus.

Il s'avance et se baisse vers la forme recouverte, lorsque la voix de Sergueï l'arrête.

– Une minute, Rufus. J'ai un mot à te dire.

Le ton du légiste alerte l'officier de police. Il suspend son geste et se retourne. Sergueï a un visage grave, en harmonie avec le timbre de sa voix. Rufus sent un pic traverser ses tripes.

– Quoi? Je le connais?

– Non, c'est pas ça.

Rufus s'approche de lui.

– Alors quoi?

– Viens par là. Je préférerais que tout ça reste entre nous, pour le moment.

Sergueï l'entraîne à l'écart.

– Le macchabée là, il doit avoir dans les trente-cinq ans. Pas de signe distinctif, pas de papiers, pas d'arme, pas de vêtements et...

– Plus de bras?

– Exactement!

Rufus se renfrogne, comme il en a l'habitude lorsqu'une profonde réflexion s'empare de lui. Il jette un œil vers la couverture, par-dessus l'épaule de Sergueï. Puis il reporte son attention vers lui.

– Ne me dis pas qu'il a aussi un tatouage sur le ventre!

Sergueï hoche plusieurs fois la tête de haut en bas. Rufus se met à jurer.

– Merde. Un mort sans bras par nuit, ça suffit. Au-delà, ça devient une épidémie.

– Les autres ne savent pas pour l'affaire du XVIII^e.

– Mieux vaut ne pas ébruiter ça pour le moment. Dieu seul sait ce que la presse pourrait en faire si elle l'apprend. Tu autopsies quand ?

– J'attends que la procédure s'enclenche. Demain, je pense. Il ne se passera rien aujourd'hui.

– Bon. Je serai là, dit Rufus en se rapprochant du corps. Enfin, si on me confie l'enquête.

Il soulève la couverture, dévoilant au grand jour le corps d'un homme jeune, recroquevillé sur lui-même.

– On dirait une mise à mort esthétisée, dit Sergueï à voix basse.

– Parce que tu trouves ça beau ?

– Ce n'est pas ce que je voulais dire.

– Je sais.

Rufus se penche sur le corps sans vie. Le bras a été coupé à hauteur du poignet, plus proprement que la fois précédente. Il s'attarde sur le tatouage. Sans rien comprendre aux traits savants qui composent le dessin, Rufus devine pourtant que l'idéogramme n'est pas le même. Le sens doit être différent.

Il passe un doigt sur la voûte plantaire du malheureux. Là aussi, une corne épaisse blanchit les chairs encore rosées du cadavre. En y regardant de plus près, Rufus s'aperçoit que la corne sèche et rugueuse est légèrement teintée de vert.

Il se demande si le premier corps présente de telles traces. Dans la nuit, il n'a rien vu.

Curieux. Ça ne peut pas être le contact de l'herbe...

Il reporte son regard vers l'idéogramme. Son ignorance fait monter en lui une colère sourde, tout en excitant son envie de savoir. Pour dénicher le coupable. Ou les coupables.

Rufus rejoint les deux types de l'Identité judiciaire. Ils sont à quatre pattes, le nez dans l'herbe, à la recherche d'indices. S'ils n'ont pas plus dormi que lui, alors son aide ne sera pas de trop. Il scrute le sol à son tour. Des bâtonnets de couleurs fichés dans la terre indiquent les emplacements de leurs découvertes, pour la plupart des morceaux

de chair. Mais il y a aussi des fragments de métal déchiqueté. Peut-être l'emballage de l'explosif. Rufus s'éloigne de la zone fouillée. Là, il aura plus de chances de tomber sur quelque chose de nouveau. Il erre à l'instinct, et finit par déceler un reflet doré au pied d'un buisson. Il se baisse, rampe à moitié sous les branches basses et ramène, à l'aide d'un bâton, deux phalanges d'un annulaire sur lesquelles tient encore une alliance.

6

Pour la centième fois, Rufus se jure de faire changer la serrure de sa porte d'entrée. La clef accroche de moins en moins de matière. Un jour prochain, il sera contraint de fracturer son propre domicile.

Après plusieurs tentatives, il réussit finalement à entrer dans un appartement déjà surchauffé, malgré l'heure encore matinale. Sa veste, qu'il porte même l'été pour cacher son arme de service, glisse jusqu'au sol, où elle demeure, boule informe sur la moquette usée.

Il descend le store, met en marche le ventilateur et quitte tous ses vêtements. Sa nudité lui fait songer aux deux cadavres anonymes qui attendent le fil d'un scalpel dans un tiroir métallique. Il chasse cette idée. Toujours laisser l'univers du travail à la porte de chez lui. C'est une question de survie. Plus facile à édicter qu'à réaliser, mais ça ne coûte rien d'essayer.

Il passe ensuite dans la salle de bains. Le contact de l'eau sur sa peau l'aide à ne plus penser aux horreurs de son quotidien. Pas longtemps, mais ça fait quand même du bien.

Au sortir de la douche, il ne prend pas la peine de se sécher, la chaleur ambiante y pourvoira. Il se lave les dents, puis reste un peu trop longtemps fixé sur son reflet dans le miroir.

Il faut dire qu'avec ses cheveux grisonnants sur les tempes, sa barbe naissante, son visage anguleux, où saillent des pommettes hautes, la ressemblance avec le souvenir qu'il conserve de son père est frappante.

À une différence près, la taille. Son mètre quatre-vingt-dix dame 25 centimètres à son géniteur.

Et ça va pas aller en s'arrangeant. Au moins, je sais à quoi il aurait pu ressembler, s'il était resté plus longtemps.

Il demeure ainsi quelques instants encore, fasciné par la survivance familiale ancrée dans ses gènes, puis il se laisse tomber sur son lit. Il ferme les paupières pour essayer de forcer le sommeil. Sa longue expérience du stress lui a appris une chose : le sommeil vient de façon inversement proportionnelle à l'état de fatigue dans lequel on se trouve. Il décide de rouvrir les yeux et attend dans la pénombre de sa chambre, les pensées tournées vers lui-même.

Rufus compte peu d'amis. Non par choix. La nécessité l'y a contraint. Au fil des ans, il lui est devenu de plus en plus difficile de côtoyer en même temps des gens dits normaux et le monde souterrain des malfrats, des pervers et des psychopathes. La proximité du mensonge, de l'incivisme et de la barbarie ne rend pas facile l'amour de l'humain. Heure après heure, jour après jour, ce mal gangrène même les meilleurs. Et use le peu d'altruisme qui pourrait éclore dans d'autres conditions. Ça ronge. Ça obsède. Tant et si bien qu'il n'est rapidement plus possible d'envisager les autres autrement qu'à travers le prisme de la suspicion. Alors, comme la plupart de ses collègues, Rufus s'est peu à peu contenté de fréquenter des flics, ou des couples de flics.

Et finalement, il s'en est très bien accommodé.

Rufus pense sincèrement vain son travail au quotidien. Les délinquants sont de plus en plus nombreux, de plus en plus malins, de mieux en mieux armés et équipés. Des bandes mafieuses venues des quatre coins de monde rivalisent de violence pour s'accaparer les grandes villes du pays, de Lille à la Côte d'Azur. Avec bien souvent des couvertures très respectables.

Lui et ses collègues ne pourront pas endiguer cette invasion sournoise. Au mieux réussiront-ils à la contenir un temps, si le législateur le leur permet. Que peuvent-ils faire d'autre ?

Il lui reste encore une dizaine d'années à tirer. Dix ans à traquer des meurtriers de tous poils. Du pauvre type dont la vie dérape par maladresse ou mauvais coup du sort, jusqu'aux crapules de la pire espèce. Ensuite, ce sera la retraite. Un état de solitude pire que celui

du présent, sans même la motivation de se lever. Parfois, il se rassure en se disant qu'il aura alors tout loisir d'aller faire tourner son cerf-volant sur les vents du monde entier. Mais il subodore que cet argument sent le prétexte. Fixer son regard des heures durant sur un morceau de tissu demande une vie par ailleurs tumultueuse. Il faut avoir un trop-plein dans la tête à expurger. Et que lui restera-t-il à vider lorsque, sa vie active achevée, il n'aura plus qu'à attendre la fin ? Avec l'incertitude à peine stimulante du délai et des conditions.

Et puis, il y a Anna. Enfin, il y a eu Anna.

Rufus tente de chasser son image mais il n'y parvient pas. Anna. La seule femme qui a jamais compté. Et qui est partie, ou qu'il n'a pas su retenir.

Depuis combien de temps déjà... Six mois. Cela fera six mois dans huit jours. Et d'ailleurs, retient-on la femme qu'on aime ? Rufus sait que la question n'est pas la bonne, le procédé perdu d'avance. Non, on ne retient pas la personne aimée. Elle doit rester par plaisir. Et c'est justement ce qu'Anna n'a plus trouvé dans leur relation, le plaisir.

Elle est partie comme ça. Rufus n'a pas voulu comprendre, et ne veut toujours pas. Ou ne peut pas. Il l'appelle de temps à autre. Anna ne répond pas. Rufus ne laisse pas de message. Cet état de non-relation peut durer indéfiniment, ce qui va augmenter l'amertume qui gangrène son cœur.

Et puis, que pourrait-il faire au juste, tant qu'elle ne répond pas à ses appels ?

Il ne va quand même pas se répandre sur un répondeur. Rufus a de l'orgueil, beaucoup d'orgueil. Et c'est justement cet orgueil qui lui permet de rester debout. Anna a onze ans de moins que lui. Elle ne vise pas la retraite, elle n'en est pas encore là. Rufus, lui, s'accroche à une trajectoire dont il ne peut sortir. Il est bon dans sa partie. Il y excelle même parfois. Mais ses qualités d'enquêteur, il les a payées à coup de nuits blanches, d'heures sup' innombrables. Précisément ce qu'Anna ne supportait plus. Précisément ce que bon nombre de femmes de flics ne supportent pas. Certaines s'en accommodent, certaines en profitent pour mener une double vie, mais la plupart tirent leur révérence. Alors quoi ? Quitter la police et partir à la reconquête d'Anna ? Rufus ne sait rien faire d'autre. Et ça n'est pas à cinquante et un ans qu'il va...

Le fracas sourd du tonnerre l'extirpe de ses pensées sinistres. Une pluie aussi violente qu'éphémère s'abat sur la ville, faisant descendre la température de plusieurs degrés. Il remonte le drap sur son ventre et se tourne sur le côté, puis sombre vite dans le sommeil.

7

Deuxième souvenir. Un nom. Son nom. Darblay. Il s'appelle Andréas Darblay. Ça ne fait pas grand-chose, mais cette certitude a du bon.

Quelques jours, ou quelques heures plus tôt, il a trouvé un plateau-repas sur la table. Au prix d'efforts insensés, il a réussi à se lever et à gagner le soutien de la chaise. Un plateau l'y attendait. Un bol rempli de riz gluant, du pain et une bouteille d'eau. Andréas a mangé sans respirer, avec ses doigts, comme un animal. Puis il a bu le litre d'un trait, manquant s'étouffer tant la soif tenaillait sa gorge desséchée. Hébété, rassasié, il s'est écroulé sur le plateau, le nez écrasé contre les restes.

Il est réveillé par son estomac déshabitué. Un spasme le jette au sol, où il vomit jusqu'à la bile. Puis il se rendort là, à même le sol, une moitié du visage collée sur la matière glaireuse.

Il ne parvient, plus tard, à ouvrir qu'un œil. Le second s'est incrusté dans ses déjections desséchées. L'œil disponible se fixe sur l'horloge. 6 h 12.

Mais 6 h 12 de quel jour, quel mois ou quelle année, Andréas ne se le demande même pas.

Une pensée fulgurante vient de terrasser sa capacité d'analyse. Un souvenir plus qu'une pensée. Un souvenir nauséux qui semble remonter à si loin qu'il croit avoir affaire à un rêve. Mais la sensation de rêve est chassée par une angoisse dévastatrice. Andréas se souvient. En quelques fractions de secondes, des années de vie affluent par bribes. Aucune continuité ne les relie encore les unes aux autres, mais la certitude qu'il s'agit bien de ses propres racines s'impose d'elle-même.

Il donnerait beaucoup pour se rendormir tout de suite, sans même bouger de la fange sèche dans laquelle il se vautre.

Un dernier souvenir cabre en même temps sa raison, son estomac et son corps tout entier. Clara. Comment a-t-il pu oublier Clara ?

Quand, où, pourquoi, et comment se trouve-t-il là, dans cet endroit improbable, privé de sa chair ?

Andréas crispe ses muscles faciaux. L'effort est si douloureux.

Une partie de campagne dans le bois de Vincennes. Clara est radieuse, si belle, si fragile qu'il a envie de la serrer contre lui et la couvrir de baisers. Mais les canards du petit étang sont la priorité de Clara. Elle leur jette du pain en riant. Ils font un drôle de ballet, courant sur l'eau, claquant des ailes. Elle aime les regarder se battre pour les dernières miettes. Et puis il y a les fleurs et les papillons. Sa petite robe fait une jolie tache claire qui disparaît de temps à autre derrière un arbre ou un buisson. Elle revient en sautillant, des boutons d'or à la main ou un escargot au bout des doigts.

À 20 heures, les abords de l'étang se sont dépeuplés. Bientôt, il n'est plus resté que ce drôle de pêcheur dont ils se sont moqués, parce qu'il n'a rien pris de l'après-midi. Un type sympathique finalement, qui leur a proposé de partager un jus d'orange après qu'il eut enfin sorti de l'eau un drôle de poisson à moustache. Clara s'est amusée, un peu surprise, un peu curieuse de voir le pauvre animal sauter dans le filet, se débattre à coup de nageoires, les branchies dilatées, les yeux fixes et la gueule ouverte dans un cri muet.

Elle s'est plainte d'étourdissements la première. Son regard a bientôt affiché une expression d'absence qu'Andréas n'a interprétée que trop tard. Des vapeurs ont envahi ses propres perceptions. Des vapeurs pour commencer, puis un brouillard qui s'est vite épaissi.

Il se souvient que la nuit lui a semblé tomber d'un seul coup, comme un rideau de noirceur lourd et enveloppant.

Puis plus rien. L'homme et le poisson, les canards, le petit étang, Clara, tout a basculé dans l'oubli. Si, un vestige de perception toutefois lui reste encore. Des mains l'ont agrippé, soulevé. Après quoi, le noir total.

Jusqu'à ce que ses yeux s'ouvrent sur la blancheur de cette pièce aveugle.

Une ombre amère envahit son âme accablée de douleur.

Clara.

Une ombre annihilante le possède, pendant que sur l'horloge défilent les secondes, les minutes, puis les heures.

Tic, Tac. Tic, tac.

Maintenant qu'il recouvre ses esprits, la pendule lui paraît démesurément bruyante. Chaque seconde, la trotteuse bascule derrière la vitre dans un fracas de métal frappé.

Tic, tac.

Andréas se relève. Il faut que cette mécanique s'arrête. Il s'empare du bol et le jette de toutes ses forces sur l'horloge. Mais, contre toute attente, le bol effectue une courbe curieuse, avant d'aller frapper le mur sans un bruit.

Il traverse la pièce en trois enjambées et comprend le comportement de son projectile. Du polystyrène.

Il se retourne vers la table. Le plateau, les couverts, la bouteille, tous les objets sont en matériau ultraléger.

Ce qui signifie. Il n'ose pas formuler le piège effroyable dans lequel il commence à s'entrevoir.

Il n'achève pas cette idée. Une autre qui, en temps ordinaire, aurait dû lui venir plus tôt émerge tout à coup.

Le plateau n'est pas arrivé seul sur la table.

Quelque part, au-dessus, en dessous ou à côté de lui, il doit y avoir quelqu'un. Et cette personne est responsable de son enfermement. Et de celui de Clara.

Mais pourquoi? Cette question l'arrête au milieu de la pièce. Pourquoi lui, pourquoi eux? Il n'est ni riche ni célèbre. Alors pourquoi séquestrer un père et sa petite fille, alors qu'ils n'ont rien à offrir en échange de leur liberté?

La réponse s'impose d'elle-même, si désagréable qu'Andréas regrette de l'avoir déduite. Il n'est sans doute pas question de lui rendre sa liberté.

Il se jette contre un mur, essayant de bondir jusqu'au plafond, de s'accrocher à ce curieux conduit qui doit bien mener quelque part. Il n'y arrive pas.

Andréas se met alors à hurler. Contre le salopard qui l'a réduit au dénuement du chien, puis contre la vie, qui prend un terrible chemin, et enfin contre lui-même.